

Format de citation

House, Jim: Rezension über: Raphaëlle Branche, L' embuscade de Palestro. Algérie 1956, Paris: Colin, 2010, in: ~ Annales. Histoire, Sciences Sociales, 2011, 2.2 - Révolutions, S. 612-614, DOI: 10.15463/rec.1189735925, heruntergeladen über Website

Annales

Histoire, Sciences Sociales

copyright

Cet article peut être téléchargé et/ou imprimé à des fins privées.
Toute autre reproduction ou représentation, intégrale ou substantielle de son contenu, doit faire l'objet d'une autorisation (§§ 44a-63a UrhG / German Copyright Act).

sociale du genre au Yucatán. On y voit des femmes de toutes conditions s'approprier la législation réformiste et la « justice révolutionnaire » promues par les deux gouverneurs pour revendiquer le produit de leur travail, restaurer leur honneur, ou défendre leurs droits civils, dans un contexte où néanmoins, telle est la conclusion de S. Smith, les discours et les mesures d'allure progressiste, loin de remettre en cause la « prépondérance de la famille dominée par son chef mâle » (p. 7), se sont contentés de l'actualiser, notamment en cherchant sciemment à écarter l'Église catholique du contrôle de la morale familiale. Tandis que les tribunaux militaires de l'époque d'Alvarado permettent dans certains cas présentés de remédier aux pires injustices (les jeunes filles mayas travaillant gratuitement comme domestiques et servant à satisfaire les appétits sexuels de leurs patrons), les lois qui libéralisent le divorce, en permettant le remariage (auparavant interdit), la procédure du consentement mutuel et même d'obtenir le divorce sans en avertir le (la) conjoint(e) apparaissent comme œuvrant largement à l'avantage des hommes. Le recours de plus en plus fréquent à la « science », autrement dit à l'examen du corps des femmes par les médecins (tous des hommes), soit dans les cas de perte de la virginité, soit en vue de la surveillance sanitaire des prostituées, confirme que le recul forcé de l'emprise de l'Église ne s'accompagne d'aucune réelle émancipation. C'est tout le mérite de l'ouvrage que d'emporter la conviction sur ce point, même si l'on peut regretter que la plupart des nombreux « cas » judiciaires soient cités sous forme très descriptive, selon une vision extrêmement sommaire – et trop peu inspirée des travaux des anthropologues – des contextes sociaux (en particulier ceux des campagnes) dans lesquels ils s'inscrivent.

ANNICK LEMPÉRIÈRE

Raphaëlle Branche

L'embuscade de Palestro. Algérie 1956

Paris, Armand Colin, 2010, 256 p.

Cet ouvrage retrace les causes, le déroulement et l'impact de l'un des événements de la guerre d'indépendance algérienne les plus

évoqués en France. Le 18 mai 1956, des rappelés du 9^e régiment d'infanterie coloniale passent par un col près du hameau de Djerrah dans les gorges de Palestro. Cette patrouille, découverte par l'Armée de libération nationale (ALN) sous le commandement d'Ali Khodja, figure emblématique et respectée de la résistance, essuiera les tirs des soldats algériens qui lui tendront un piège mortel. Dix-huit soldats français sont tués, deux autres sont portés disparus, un seul en sortira vivant. Les corps sont découverts par des soldats français qui pratiqueront des représailles collectives bien plus meurtrières encore sur la population civile locale dont une partie a apporté son soutien actif à l'embuscade, voire participé à des mutilations sur les militaires français décédés. Le récit des événements – fourni dans le détail en début et en fin d'ouvrage – ne peut qu'être partiellement recomposé en raison de l'absence de sources écrites détaillées et du décès des anciens protagonistes.

L'ouvrage se positionne autour d'un questionnement en forme de paradoxe : alors qu'il s'agit d'une embuscade parmi bien d'autres menées par cette guérilla algérienne hardie et ne provoquant ni plus ni moins de morts – ou de représailles – que tant d'autres, comment expliquer l'écho considérable de cet événement à la fois en France métropolitaine et parmi les Européens d'Algérie, et son inscription dans une partie au moins de la mémoire française de la guerre d'indépendance ? À l'opposé, comment rendre compte de la visibilité limitée de l'événement dans la mémoire officielle algérienne ? Comme le résume l'auteur : « Palestro reste plus mémorable que Djerrah » (p. 184). Car le lieu où s'est déroulée l'embuscade porte deux noms, l'un français (en souvenir d'un village lombard où avait combattu le 3^e régiment des zouaves en 1859) et dénote la ville la plus proche, et l'autre algérien. Tout l'ouvrage se construit sur cette prise en compte des deux dénominations qui renvoient ainsi aux différentes logiques sociales, politiques et culturelles des acteurs algériens et français. À l'image de cette approche multiforme et stimulante, l'auteure mobilise un corpus de sources riches et diverses : archives militaires et civiles françaises, enquêtes orales menées auprès des acteurs nationalistes algé-

riens, archives privées, correspondance avec la famille des victimes françaises, recherches auprès des mairies, presse de l'époque, le tout appuyé par des études de la région de Palestro (aujourd'hui Lakhdaria).

Afin de répondre à ces interrogations sur l'événement, l'analyse s'effectue à de nombreuses échelles, du micro-local au national. Elle s'inscrit aussi dans les lieux, tout d'abord et surtout ceux de cette région aux portes de la Kabylie et non loin de la Mitidja, qui occupe ainsi une importance stratégique considérable et où se jouent des différences entre montagne et plaine. Mais l'analyse se fait également jusque dans les villes et villages de France d'où sont originaires les soldats français tués. Toutefois, l'apport méthodologique majeur du livre consiste sans doute à montrer toute la pertinence d'une analyse détaillée de la genèse de l'événement pour en comprendre à la fois le déroulement et l'impact immédiat, procédé qui sert selon l'auteure à « redonner à l'événement son épaisseur temporelle » (p. 10). En conséquence, l'analyse croise différentes temporalités, de la longue durée à l'analyse conjoncturelle en passant par les étapes de la colonisation. Par exemple, elle étudie l'imaginaire colonial prompt à accueillir le stéréotype de l'Algérien « violent » qui se dégage des représentations médiatiques de l'embuscade et, sur place, à cultiver le souvenir des violences de la résistance algérienne que symbolisa la révolte de Mokrani en 1871 au cours de laquelle furent tués 46 Européens. Cette résistance avait fourni le prétexte à la redistribution, en guise de représailles, des terres algériennes aux nouveaux colons avec comme résultat la fragilisation des « tribus » locales : ces représailles du régime colonial, vivement ressenties, avaient créé à leur tour un désir de vengeance. Cette analyse présente le grand mérite de rendre intelligible une violence – les mutilations de corps – représentée dans la presse française en mai 1956 comme « sauvage ».

Si l'étude souligne toute l'importance de l'histoire plus que centenaire de la colonisation, avec les profonds déséquilibres qu'elle a créés dans la société locale algérienne, conjointement l'analyse restitue minutieusement la conjoncture spécifique du printemps 1956 qui est essentielle à la compréhension tant de

l'événement que de ses représentations ultérieures. La guérilla s'implante, et s'enracine en s'appuyant sur des habitants qui sont aussi des acteurs imposant leurs propres logiques aux militaires de l'ALN. Pour l'ALN, mener des embuscades, c'est montrer sa force tant aux Français qu'aux Algériens, s'imposer dans le contrôle du terrain, mais cela implique également de dérober des armes et des uniformes qui peuvent s'avérer précieux. Pour ce faire, il est nécessaire de s'assurer le soutien des villageois du secteur sans qui la guérilla ne saurait survivre et qui apportent ou non leur aide à la cause nationaliste selon des logiques complexes issues de l'histoire locale et liées en partie aux événements et processus ultérieurs de l'histoire coloniale française, voire de l'époque ottomane. Mais, au-delà de la localité de Djerrah (le hameau sera rasé lors des opérations de représailles), cette victoire militaire sur des soldats français le 18 mai 1956 s'avérera d'importance mémorielle secondaire pour les nationalistes, au regard du 19 mai 1956 au cours duquel est lancé l'appel à la grève et au départ pour le maquis des étudiants et lycéens dans le souci d'élargir les bases sociales de la révolution. Qui plus est, l'histoire officielle en Algérie retiendra surtout les attentats commis dans les villes. L'auteure montre cependant toute la pertinence d'une lecture proche du terrain en soulignant l'importance de cette zone difficile à contrôler pour tout pouvoir central à travers les siècles : c'est ainsi que des maquis islamistes s'y sont installés depuis le début des années 1990.

Du côté français, logiques militaire et politique s'entremêlent en ce printemps 1956 : face à l'implantation de l'ALN/FLN, il faut à tout prix renforcer la présence militaire – même isolée – composée de rappelés pour la plupart très récemment installés et non acclimatés à des lieux jugés dangereux : seul l'un des soldats français de Palestro avait déjà combattu en Algérie. Dans un contexte de mobilisation contre le départ de rappelés, les autorités militaires vont jusqu'à retenir les corps des victimes françaises de Palestro durant 10 mois – et jusqu'à 26 mois dans l'un des cas – de peur de menaces à l'ordre public lors des enterrements en métropole. Robert Lacoste se servira de l'événement pour justifier un ren-

forcement de la répression. Pierre Dumas, le seul soldat encore vivant, livre son récit aux journalistes. Pour la presse, il s'agit d'une « embuscade » mais aussi (et simultanément) d'un « massacre », ce dernier terme renvoyant à l'image de soldats « victimes » d'une lutte inégale, leurs mutilations jouant sur un imaginaire colonial qui fait le rapprochement avec les assassinats d'Européens dans le Nord-Constantinois en août 1955, ce qui rend floue la distinction entre militaires et civils. Ici, l'analyse combinant longue durée, histoire de la guerre et conjoncture est particulièrement réussie : chez les Européens, la peur de l'Algérien remonte loin dans le temps et s'ajoute au sentiment d'être isolé et vulnérable aux attaques. En conséquence, l'embuscade fut parfaitement « lisible » pour des pans entiers de l'opinion française, métropolitaine ou bien pied-noire. L'événement s'enracine dans les cadres sociaux de la mémoire (ou du moins de l'imaginaire) coloniale des deux côtés de la Méditerranée avec, dans la région, le souvenir des victimes européennes de la révolte de Mokrani en 1871 que commémore un monument au centre de la ville, détruit en juillet 1962.

L'enracinement profond de l'événement dès 1956 explique les traces qui resurgissent dans les décennies suivantes dans les discours de militaires professionnels et associations d'anciens combattants, ces dernières ayant tendance à ne retenir que le « destin » de ces soldats morts, comme tant d'autres et en d'autres lieux, ce qui au contraire sert à les rendre plus anonymes malgré leur forte individualisation par la presse au printemps 1956. C'est ainsi que l'auteure réussit à dégager différentes couches temporelles autant de l'aval que de l'amont du récit dominant de l'événement, d'où son « allure d'un palimpseste » (p. 9).

D'une grande originalité, l'ouvrage de Raphaëlle Branche renouvelle le regard historique sur Palestro/Djerrah et incite à creuser davantage l'histoire de la guerre d'indépendance au niveau local à travers des études de cas et, de manière plus spécifique, des rapports entre l'ALN/FLN et les communautés rurales, ces dernières apparaissant à la lumière de cette étude comme des actrices importantes vis-à-

vis de la lutte nationaliste structurée dont le fonctionnement interne est décortiqué de manière très riche. Si l'embuscade nous est présentée à juste titre comme un événement clé de la guerre du côté français, la prise en compte de cette multiplicité de temporalités, d'échelles d'analyse et de logiques des différents acteurs et actrices qui font l'événement et ses représentations ultérieures aboutit à un ouvrage fort stimulant sur le plan méthodologique. Cet ouvrage intéressera donc bien au-delà des seuls historiens de la guerre d'indépendance algérienne.

JIM HOUSE

Lucien Bianco

La révolution fourvoyée. Parcours dans la Chine du XX^e siècle

La Tour-d'Aigues, Éd. de l'Aube, 2010, 232 p.

Parallèlement à ses travaux universitaires, Lucien Bianco a pratiqué, tout au long de sa carrière, le genre du commentaire réflexif : dix d'entre eux sont aujourd'hui rassemblés dans un recueil placé sous le signe du maoïsme. Dans un premier texte de 1970, L. Bianco propose – un peu avant *Les habits neufs du président Mao* de Simon Leys – de comprendre la Révolution culturelle comme le résultat d'une lutte bureaucratique au sommet du pouvoir, provoquée par l'échec catastrophique du Grand Bond en avant et la perte d'influence de Mao qui en a résulté, une lecture largement confirmée par les archives disponibles, même si aujourd'hui un débat historiographique semble se rouvrir sur la possible interaction entre les groupes de Gardes rouges et un pouvoir dont ils n'étaient pas toujours seulement les pions¹. S'il trouve une positivité dernière à la Révolution culturelle dans « la prise de conscience d'un problème fondamental (les tares du 'modèle' soviétique, les vices du système bureaucratique) » (p. 50) – n'exonérant donc pas de la critique les années 1950, aujourd'hui parfois idéalisées comme un âge d'or pré-totalitaire –, c'est avec la réserve importante que le combat de Mao contre la bureaucratie avait pour seul but d'édifier à sa place un « sys-